



L'INVISIBLE DOULEUR :

LES DOULEURS SEXUELLES FÉMININES ET LEUR IMPACT SUR LA VIE DES FRANÇAISES

Pour mesurer l'ampleur d'une souffrance intime trop longtemps banalisée, l'**Ifop** a réalisé pour **Intimina** une grande enquête nationale auprès d'un échantillon représentatif de **1 020 Françaises âgées de 18 ans et plus**. Prévalence des douleurs génitales, renoncement aux soins, pression sociale, impact sur la vie affective : cette enquête révèle un dévoilement massif : ce qui était hier toléré comme un prix à payer commence aujourd'hui à être reconnu comme un problème de santé – à commencer par les plus jeunes générations, qui savent désormais nommer leur souffrance, mais peinent encore à la faire entendre et soigner.

CHIFFRES CLÉS

A) UNE PRÉVALENCE DES DOULEURS IMPORTANTE, DONT LES DÉCLARATIONS SONT EN HAUSSE DEPUIS TRENTE ANS

1 – **67% des Françaises entre 18 et 69 ans déclarent avoir déjà souffert de rapports sexuels douloureux en 2026**, contre 48% en 1992 (enquête ACSF de l'ANRS/INED), soit une hausse de 19 points en trente ans. **37% déclarent en souffrir régulièrement.**

2 – Les douleurs ne se limitent pas aux rapports sexuels : **64% des Françaises déclarent avoir déjà ressenti des douleurs ou un inconfort lors d'un examen gynécologique** (frottis, pose de stérilet...) et **55% lors de l'insertion d'un tampon ou d'une coupe menstruelle.**

3 – Au-delà des douleurs ponctuelles, une part significative des Françaises a déjà été confrontée à un trouble identifié : **16% déclarent avoir souffert de douleurs vulvaires au cours de leur vie**, 9% de vaginisme, 4% de dyspareunies et 2% de vulvodynie.

B) « CONSENTIR » MALGRÉ LA DOULEUR : UNE NORME QUE L'ÈRE #METOO N'A PAS ENCORE FAIT TOMBER

4 – **61% des femmes souffrant de rapports douloureux ont déjà accepté une pénétration vaginale malgré la douleur**, dont 8% « souvent ».

5 – **57% des Françaises perçoivent une pression sociale poussant les femmes à accepter des rapports douloureux.** Cette proportion monte à 65% chez la GenZ et 64% chez les Millennials.

6 – **31% des femmes ayant souffert de rapports douloureux n'en ont jamais parlé à leur partenaire** – proportion qui atteint 45% chez les Boomeuses. Et parmi celles qui se sont confiées, 18% rapportent un partenaire pas toujours compréhensif, un chiffre qui monte à 30% chez la GenZ.

C) DE L'ÉVITEMENT À LA RÉINVENTION DES PRATIQUES : DES CONSÉQUENCES LOURDES POUR LES FEMMES AFFECTÉES

7 – Les conséquences sur la vie sexuelle sont lourdes pour les femmes qui sont touchées par ces douleurs : **58% déclarent éviter des rapports**, **56% évoquent une perte de plaisir**, et **50% une perte de libido.**

8 – Les conséquences ne touchent pas seulement la vie sexuelle : **près d'un tiers (28%) des Françaises indiquent que leur estime personnelle a baissé**, 15% hésiter ou ne plus souhaiter avoir des enfants, et 13% indiquent que cela a déjà mené à une rupture amoureuse.

9 – Face à la douleur, les pratiques sexuelles se diversifient : **41% des femmes concernées ont déjà eu des relations sexuelles sans pénétration vaginale** – une proportion qui grimpe à 55% chez la GenZ, contre 35% chez les Gen X et les Boomeuses.

D) ENTRE HONTE, MÉCONNAISSANCE ET DÉFIANCE : UN RENONCEMENT AUX SOINS MASSIF

10 – Seules 39% des femmes ayant souffert de douleurs lors de rapports sexuels ont consulté **un professionnel de santé** à ce sujet.

11 – 53% de celles n'ayant pas consulté de professionnel de santé **pensaient que leurs douleurs allaient passer**, tandis que 36% jugeaient ces douleurs normales et 22% ont invoqué la honte – proportion qui grimpe à 35% chez la GenZ et 36% chez les Millennials.

12 – **Une Française sur deux (50%) ignore l'existence de solutions de rééducation périnéale** ou de thérapies spécialisées pour traiter le vaginisme et les dyspareunies – proportion qui grimpe à 63% chez les femmes acceptant souvent les rapports douloureux.

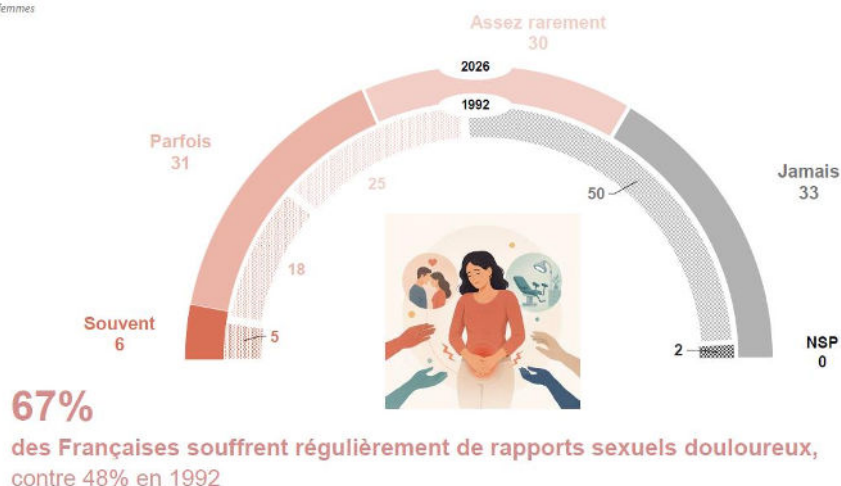
A) UNE PRÉVALENCE DES DOULEURS IMPORTANTE, DONT LES DECLARATIONS SONT EN HAUSSE DEPUIS TRENTE ANS

👉 Trente ans après l'enquête nationale ACSF de 1992, la prévalence des rapports sexuels douloureux a bondi de 19 points. En 2026, 67% des Françaises déclarent en avoir déjà souffert au cours de leur vie, contre 48% en 1992. Plus saisissant encore, 79% d'entre elles ont fait l'expérience d'au moins une forme de douleur intime – lors d'un rapport, d'un examen gynécologique ou de l'insertion d'un tampon ou d'une coupe menstruelle.

La prévalence des douleurs lors des relations : évolution depuis 1992

Q : Au cours de votre vie, avez-vous déjà eu des rapports sexuels douloureux ?

Base : ensemble des femmes

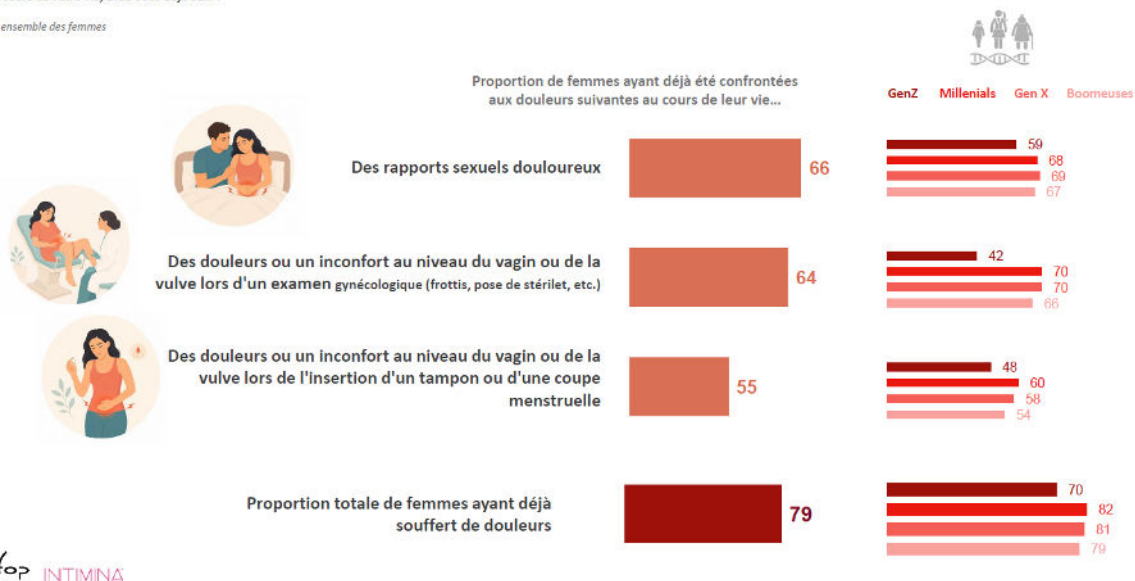


🔍 Cette hausse ne reflète pas une détérioration de la santé sexuelle des femmes, elle est plutôt le signe d'une libération de la parole. À l'image du mouvement #MeToo, qui a permis aux victimes de violences sexistes et sexuelles de nommer ce qu'elles subissaient, les Françaises osent désormais dire la douleur intime – à cette différence près que cela se joue le plus souvent dans le huis clos du couple, loin des projecteurs médiatiques. Que 36% des femmes n'ayant jamais consulté de professionnel de santé spécialisé disent aujourd'hui encore avoir jugé ces douleurs « normales » montre à quel point le travail de désocialisation de la souffrance reste inachevé : il aura fallu une génération pour que ce qui était toléré comme un prix à payer commence à être reconnu comme un problème.

La prévalence des douleurs lors des relations ou examens gynécologiques

Q : Au cours de votre vie, avez-vous déjà eu... ?

Base : ensemble des femmes



5

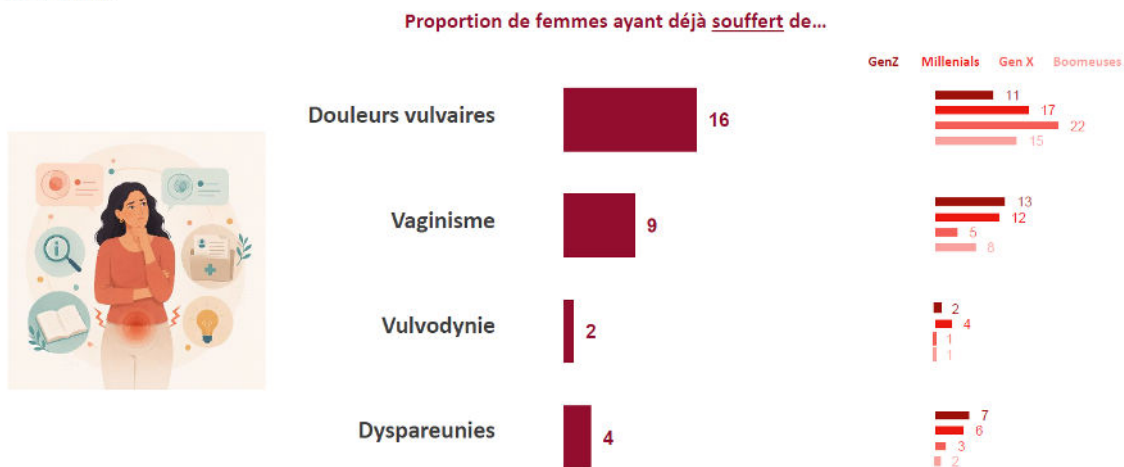
La prévalence des rapports sexuels douloureux frappe par sa transversalité — toutes les générations y sont confrontées : 59% chez la GenZ, 68% chez les Millennials, 69% chez les Gen X, et 67% chez les Boomeuses. Le phénomène traverse de la même façon les milieux sociaux, les territoires et les sensibilités politiques, signe que ces douleurs constituent un fait social total, qui concerne l'ensemble de la population féminine.

La douleur intime ne se joue pas que lors des rapports sexuels : elle surgit aussi au cabinet médical et dans les gestes les plus ordinaires de la vie menstruelle. 64% des Françaises déclarent avoir déjà ressenti des douleurs ou un inconfort au niveau du vagin ou de la vulve lors d'un examen gynécologique, et 55% lors de l'insertion d'un tampon ou d'une coupe menstruelle. Ces chiffres rappellent que l'épreuve de la douleur déborde largement la seule sexualité et accompagne les femmes tout au long de leur parcours gynécologique. Ils éclairent aussi un cercle vicieux : quand l'examen censé dépister et soigner est lui-même source de douleur, le renoncement aux soins s'en trouve d'autant plus alimenté.

L'expérience du « vaginisme » et de la « dyspareunie »

Q : Avez-vous déjà souffert des douleurs suivantes au cours de votre vie ?

Base : ensemble des femmes



8

Au-delà des douleurs ponctuelles, ces souffrances prennent, pour une part des femmes, la forme d'un trouble durable et nommé. 16% des Françaises déclarent avoir déjà souffert de douleurs vulvaires au cours de leur vie, 9% de vaginisme, 4% de dyspareunies et 2% de vulvodynie. L'âge redistribue nettement ces troubles : le vaginisme et les dyspareunies sont bien plus souvent déclarés par les jeunes générations, tandis que les douleurs vulvaires sont plus déclarées par les générations plus âgées. Ce socle de troubles identifiés, longtemps rendu invisible faute de mots, dessine les contours d'un enjeu de santé publique qui appelle une prise en charge spécifique.

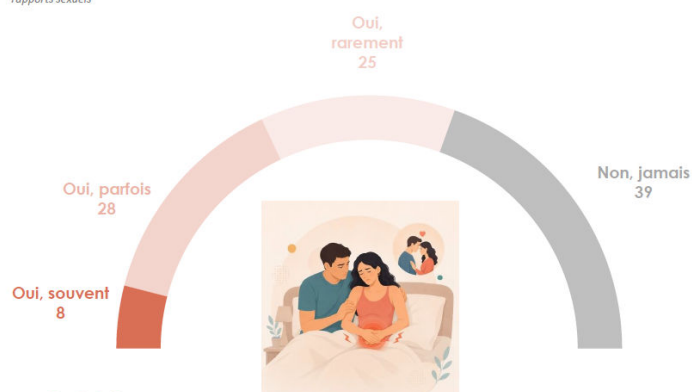
B) « CONSENTIR » MALGRÉ LA DOULEUR : UNE NORME QUE L'ÈRE #METOO N'A PAS ENCORE FAIT TOMBER

L'enseignement le plus alarmant de cette enquête tient à un chiffre : 61% des Françaises souffrant de douleurs lors de la pénétration vaginale l'ont malgré tout accepté. 8% indiquent même qu'elles acceptent « souvent » la pénétration vaginale malgré la douleur. Une majorité de femmes accepte donc d'avoir mal, plutôt que d'interrompre un rapport ou de réorienter la pratique. La pratique traverse toutes les générations (63% chez la GenZ, 65% chez les Millennials, 62% chez les Gen X, 57% chez les Boomeuses), mais sa forme la plus régulière – accepter « souvent » – touche trois fois plus les jeunes (12% chez la GenZ et les Millennials) que les Boomeuses (4%), signe que la résignation à la douleur reste un héritage que la libération de la parole n'a pas suffi à défaire. Cette acceptation est par ailleurs paradoxalement plus marquée chez les femmes se définissant comme très progressistes (75%) que chez les plutôt progressistes (47%) ou très conservatrices (65%).

Le fait d'avoir un rapport vaginal malgré la douleur

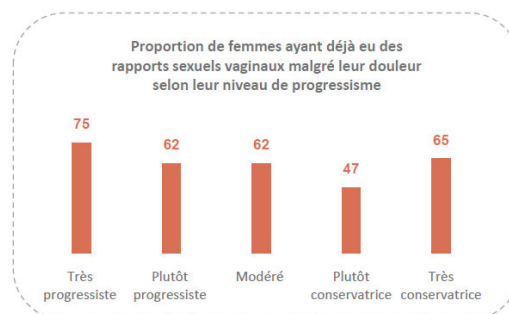
Q : Vous est-il arrivé d'accepter d'avoir une pénétration vaginale malgré la douleur ressentie ?

Base : Femmes ayant déjà souffert de douleurs vaginales lors de rapports sexuels



61%

des Françaises souffrant de rapports sexuels douloureux ont déjà accepté une pénétration vaginale malgré la douleur



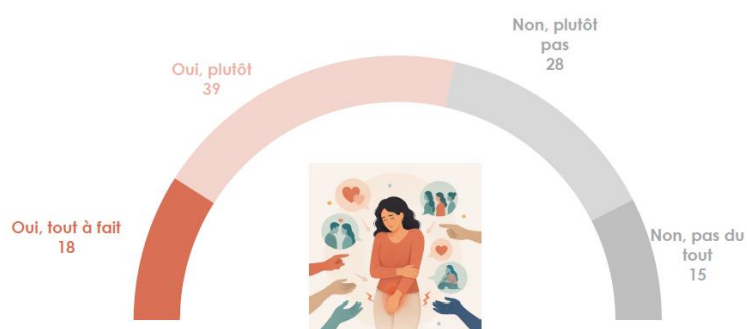
Ce résultat invite à dépasser la lecture binaire du consentement. Dans la lignée des travaux de la philosophe Manon Garcia sur le consentement, cette enquête montre que la capacité formelle à dire non ne suffit pas à abolir les rapports de force qui rendent ce non difficile à formuler – en particulier dans l'intimité du couple, où le coût relationnel d'un refus peut sembler supérieur au coût physique de l'acceptation.

Ce vécu individuel s'inscrit dans une perception collective explicite : 57% des Françaises estiment qu'il existe une pression sociale ou une norme culturelle poussant les femmes à accepter des rapports malgré la douleur. Ce chiffre est systématiquement plus élevé dans les jeunes générations (65% chez la GenZ, 64% chez les Millennials) que chez les Boomeuses (48%), témoignant d'une lucidité générationnelle accrue sur ces mécanismes – sans que celle-ci se traduise pour autant par une plus grande capacité à refuser la pénétration malgré la douleur.

La perception de la pression sociale à accepter des rapports douloureux

Q : Avez-vous le sentiment qu'il existe une pression sociale ou une norme culturelle qui pousse les femmes à accepter des relations sexuelles avec pénétration vaginale malgré la douleur ?

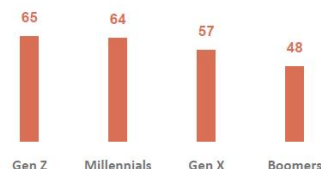
Base : ensemble des femmes



57%

des Françaises ont le sentiment qu'il existe une pression sociale qui pousse les femmes à accepter des relations sexuelles avec pénétration vaginale malgré la douleur

Proportion de femmes ayant le sentiment qu'il existe une pression sociale à accepter les rapports douloureux selon l'âge



La communication avec le partenaire constitue un autre angle mort révélateur de ces mécanismes. Près d'un tiers (31%) des femmes ayant souffert de rapports douloureux n'en ont jamais parlé à leur partenaire – et la proportion atteint 45% chez les Boomeuses. Même quand la parole s'engage, l'écoute n'est pas garantie : sur les 69% qui se sont confiées, 18% rapportent que leur partenaire n'a pas toujours été compréhensif. Et le paradoxe générationnel se rejoue ici de manière saisissante : les jeunes femmes parlent davantage (81% chez la GenZ, 78% chez les Millennials, contre 55% chez les Boomeuses), mais se heurtent plus souvent à un manque d'écoute – 30% des GenZ ayant abordé le sujet déclarent que leur partenaire n'a pas toujours été compréhensif, contre 18% des Boomeuses. Sans pouvoir trancher à partir de nos seules données, on peut faire l'hypothèse que la diffusion, dans les jeunes générations masculines, de discours valorisant une sexualité centrée sur la performance et la pénétration – et minimisant la réalité de la douleur féminine – contribue à rendre cette écoute plus difficile qu'on aurait pu l'attendre.

La communication avec le partenaire

Q : Avez-vous parlé de vos douleurs lors des rapports sexuels avec pénétration vaginale à... ?

Base : femmes ayant déjà souffert de douleurs vaginales lors de rapports sexuels



C) DE L'ÉVITEMENT À LA RÉINVENTION DES PRATIQUES : DES CONSÉQUENCES LOURDES POUR LES FEMMES AFFECTÉES

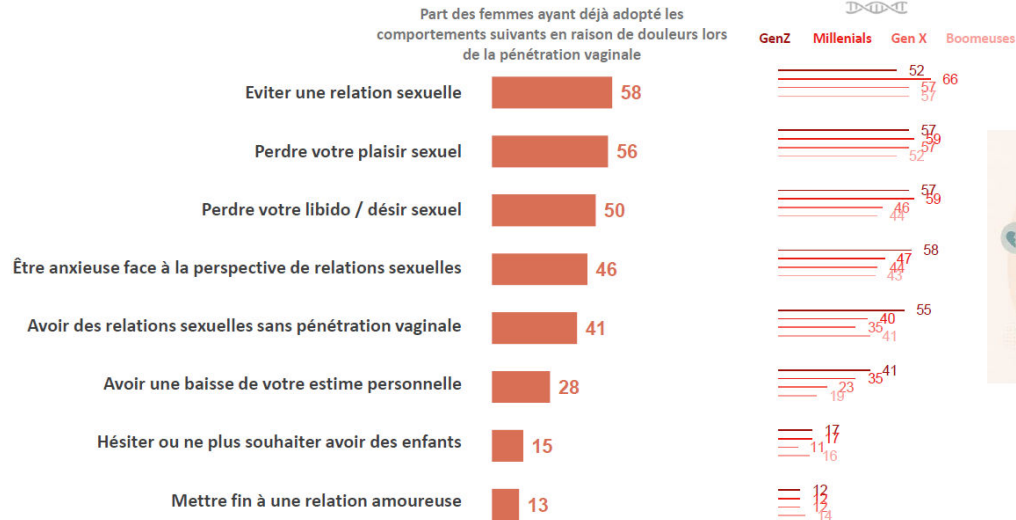
Les conséquences sur la vie affective sont lourdes : 58% des femmes qui souffrent de douleurs lors des rapports sexuels indiquent avoir déjà évité des relations sexuelles, 56% ont perdu leur plaisir, 50% leur libido, 46% ont développé une anxiété anticipatoire face aux rapports. Plus d'un quart (28%) ont connu une baisse de leur estime personnelle – proportion qui atteint 41% chez la GenZ, signe que la douleur intime pèse

d'autant plus sur la construction de l'image de soi que l'on est jeune ; et 13% ont déjà mis fin à une relation amoureuse, confirmant que ces douleurs débordent largement le strict cadre médical.

L'impact sur la vie amoureuse et affective

Q : Ces douleurs lors de la pénétration vaginale vous ont-elles déjà conduite à... ?

Base : femmes ayant déjà souffert de douleurs vaginales lors de rapports sexuels

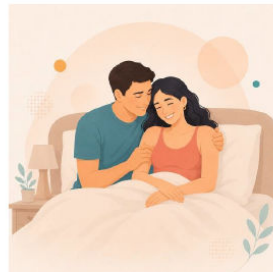
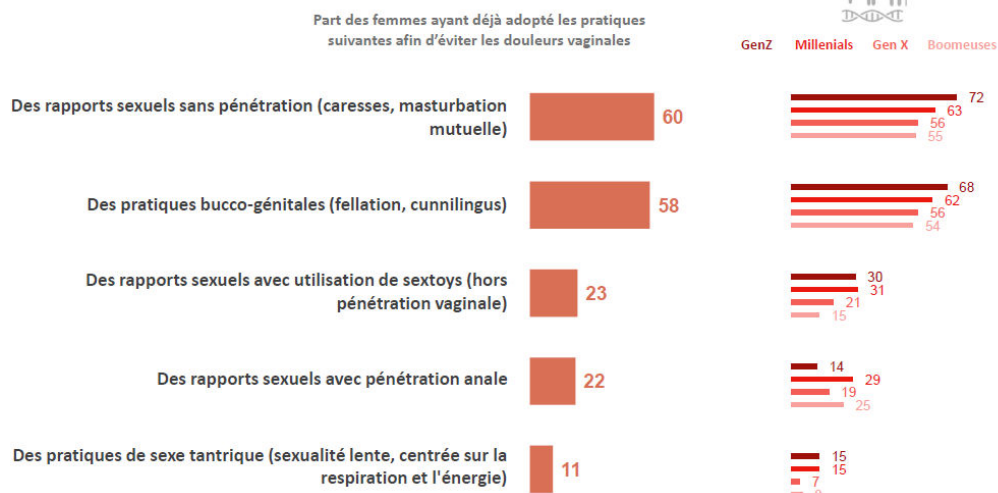


Face à ces impasses, une autre voie reste à explorer : celle de la réorientation des pratiques. 41% des femmes ayant souffert de rapports douloureux déclarent avoir déjà eu des relations sexuelles sans pénétration vaginale en raison de leurs douleurs – une proportion qui grimpe à 55% chez la GenZ, contre 35% chez les Gen X et les Boomeuses. La voie de sortie par la diversification des pratiques est donc bien réelle, et plus volontiers empruntée par les jeunes générations. Reste qu'elle demeure minoritaire comparée à l'évitement pur et simple du rapport (58%) : signe que la sortie de la douleur passe aujourd'hui plus souvent par le retrait que par la réinvention.

Les pratiques sexuelles alternatives à la pénétration vaginale

Q : Afin d'éviter des douleurs vaginales lors de vos rapports sexuels, vous êtes-vous déjà adonnée à... ?

Base : femmes ayant déjà souffert de douleurs vaginales lors de rapports sexuels



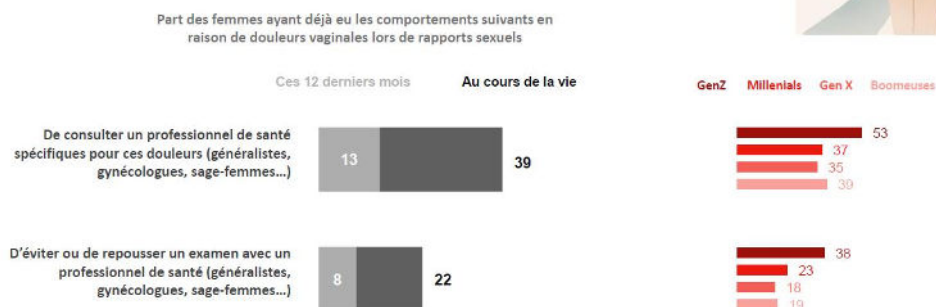
D) ENTRE HONTE, MECONNAISSANCE, ET DEFIANCE : UN RENONCEMENT AUX SOINS MASSIF

👉 Malgré l'ampleur de ce phénomène, le recours aux soins reste l'exception : seules 39% des femmes ayant souffert de douleurs vaginales ont consulté un professionnel de santé à ce sujet, quand 22% ont déjà évité ou repoussé un examen médical en raison de ces douleurs.

L'évitement ou la consultation de professionnels de santé

Q : Vous est-il déjà arrivé, en raison de douleurs vaginales lors de rapports sexuels ou d'examens gynécologiques... ?

Base : Femmes ayant déjà souffert de douleurs vaginales lors de rapports sexuels



🧠 Derrière ces moyennes, un paradoxe générationnel se dessine. La GenZ est à la fois celle qui consulte le plus (53% ont déjà vu un professionnel de santé pour ces douleurs, contre 35 à 39% dans les autres générations) et celle qui évite le plus (38% ont déjà évité ou repoussé un examen, contre 18 à 23% ailleurs). Loin de se

contredire, ces deux mouvements disent une même chose : les plus jeunes ont une conscience aiguë de leur douleur, qui les pousse autant à chercher de l'aide qu'à redouter le moment de l'examen.

🔍 Lorsque la parole se tourne vers le monde médical, elle reste timide et inégalement entendue. Parmi les femmes ayant souffert de douleurs, 44% seulement en ont parlé à un professionnel de santé spécialisé – gynécologue, sage-femme – et 19% à leur médecin généraliste. Surtout, cette parole n'est pas toujours bien reçue : sur les femmes qui se sont confiées à un spécialiste, près d'un quart rapportent un interlocuteur pas toujours compréhensif.

La communication avec le monde médical

Q : Avez-vous parlé de vos douleurs lors des rapports sexuels avec pénétration vaginale à... ?

Base : femmes ayant déjà souffert de douleurs vaginales lors de rapports sexuels

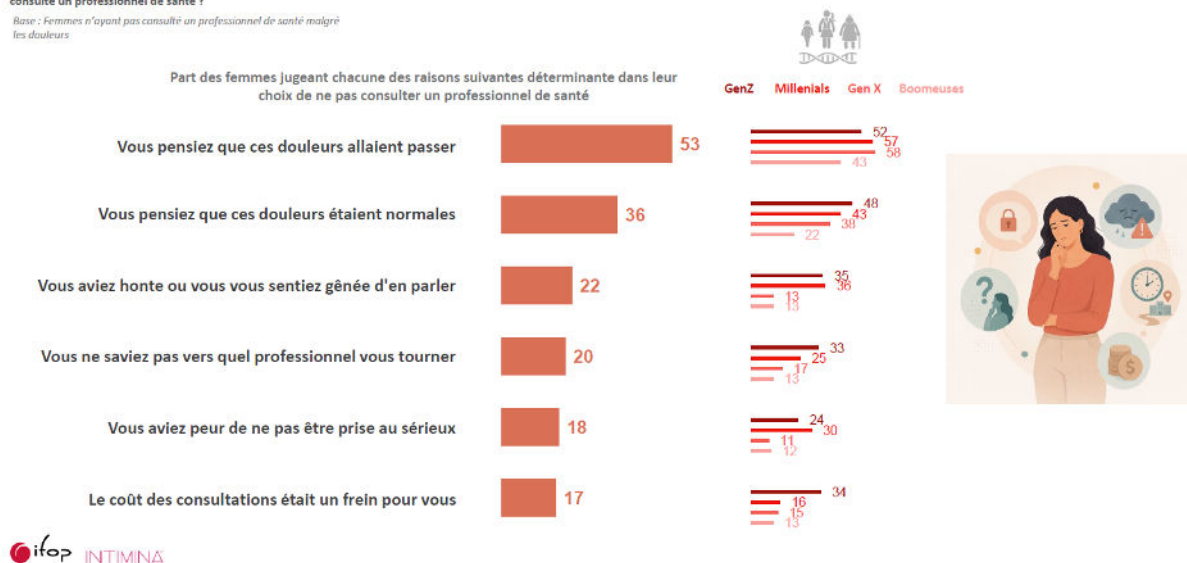


🔍 Les freins à la consultation dessinent une géographie précise de ce « trou noir » médical de la santé sexuelle des femmes. Le premier est cognitif : 53% des non-consultantes pensaient que leurs douleurs allaient passer, et 36% les jugeaient normales. Le deuxième est émotionnel : 22% ont invoqué la honte ou la gêne – une proportion qui grimpe à 35% chez la GenZ et 36% chez les Millennials, deux générations pourtant souvent décrites comme plus libérées dans leur rapport au corps. Le troisième est structurel : 20% ne savaient pas vers quel professionnel se tourner.

Les raisons de la non-consultation

Q : Chacune des raisons suivantes a-t-elle été déterminante ou pas déterminante dans votre choix de ne pas avoir consulté un professionnel de santé ?

Base : Femmes n'ayant pas consulté un professionnel de santé malgré les douleurs



🔍 La peur de ne pas être prise au sérieux constitue un quatrième frein, cité par 18% des femmes et 30% des Millennials. Ce chiffre n'est pas anecdotique : il révèle une défiance qui prend racine dans la manière même dont la douleur féminine est accueillie par le corps médical. Dans leur enquête *Pourquoi le sexe fait mal* (2025),

les journalistes Caroline Ernesty et Agathe Moreaux dénoncent précisément cette banalisation médicale, rapportant que des milliers de femmes entendent encore en consultation qu'il est normal pour les femmes d'avoir des rapports douloureux, insinuant que les femmes devraient se faire une raison, s'habituer, vivre avec. Nos données suggèrent que cette mécanique de banalisation reste d'actualité : parmi les 44% de femmes qui ont fini par consulter, 10% estiment que leur médecin n'a pas toujours été compréhensif.

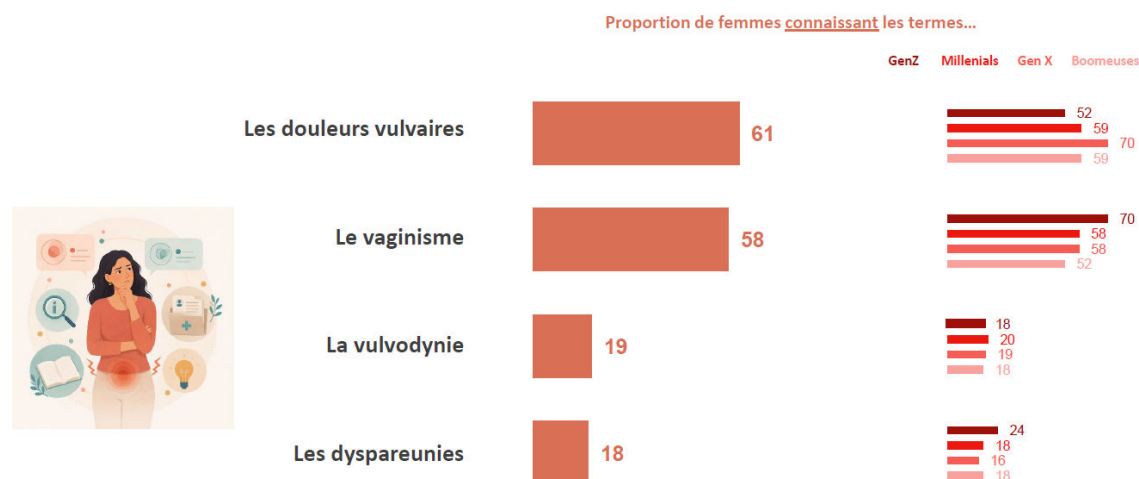
👉 **Pour soigner ce que l'on n'ose pas nommer, encore faut-il disposer des mots pour le faire. Or les termes médicaux désignant les douleurs intimes restent largement inconnus : si 61% des Françaises connaissent l'expression « douleurs vulvaires » et 58% le terme « vaginisme », seules 19% connaissent la « vulvodynie » et 18% les « dyspareunies ».**

🔍 Cette notoriété dépend d'abord de l'expérience vécue : 63% des femmes ayant déjà souffert de rapports douloureux connaissent le terme « vaginisme », contre 48% de celles qui n'en ont jamais souffert. Même parmi celles qui ont traversé ces douleurs, plus d'un tiers (37%) ne disposent pourtant pas du mot pour les nommer – signe qu'une part du déficit de soin tient à un déficit lexical en amont. Les plus jeunes font également figure d'exception relative : 70% des femmes de la GenZ connaissent le terme vaginisme, contre 52% des Boomeuses. Cette diffusion lexicale doit beaucoup aux réseaux sociaux et aux prises de parole publiques, qui ont contribué à faire entrer ces mots dans le vocabulaire courant des jeunes femmes ces cinq dernières années.

La notoriété des termes médicaux « vaginisme » et « dyspareunie »

Q : Avez-vous déjà souffert des douleurs suivantes au cours de votre vie ?

Base : ensemble des femmes



🔍 Cette méconnaissance lexicale s'accompagne également d'une ignorance des solutions thérapeutiques. Une femme sur deux (50%) ignore qu'il existe des solutions de rééducation périnéale ou des thérapies spécialisées pour traiter le vaginisme et les dyspareunies. Plus frappant encore, le différentiel d'information observé sur la connaissance du terme de « vaginisme » disparaît dès qu'il s'agit des solutions thérapeutiques. En effet, 51% des femmes ayant déjà souffert de rapports douloureux savent que des solutions de rééducation existent, contre 49% de celles qui n'en ont jamais souffert. Le phénomène s'aggrave encore chez les femmes acceptant souvent la pénétration malgré la douleur : 63% ignorent l'existence de ces solutions.

La connaissance des solutions de rééducation existantes

Q : Saviez-vous qu'il existe des solutions de rééducation périnéale ou des thérapies spécialisées pour traiter les douleurs intimes telles que le vaginisme et les dyspareunies ?

Base : ensemble des femmes



50%

des Françaises savent qu'il existe des solutions de rééducation périnéale ou des thérapies spécialisées pour traiter les douleurs intimes telles que le vaginisme et les dyspareunies

Le point de vue de l'Ifop sur l'étude :

Cette enquête livre un diagnostic implacable : la douleur sexuelle féminine demeure un problème de santé publique invisible et insuffisamment pris en charge. La hausse de 19 points de la prévalence depuis 1992 ne s'explique pas par une aggravation physiologique, mais par une plus grande disposition des femmes à reconnaître et nommer leurs douleurs – ce qui est en soi un progrès.

Mais ce progrès reste largement orphelin : il bute sur trois décalages qui se renforcent les uns les autres.

Un décalage informationnel d'abord, puisque l'épreuve de la douleur fait certes connaître les mots (le vaginisme, les dyspareunies), mais pas les remèdes – les femmes qui ont souffert ne sont pas mieux informées des solutions thérapeutiques (51%) que celles qui n'en ont jamais souffert (49%).

Un décalage relationnel ensuite : ce sont paradoxalement les jeunes générations, qui parlent le plus à leur partenaire, qui se heurtent le plus souvent à une écoute incomplète – invitant à s'interroger sur la réception masculine de cette parole féminine sur la douleur.

Un décalage institutionnel enfin : les outils thérapeutiques existent (rééducation périnéale, thérapies spécialisées), mais la chaîne d'information et de prise en charge n'atteint pas les premières concernées.

Le véritable défi pour les années à venir consiste donc moins à libérer la parole – elle l'est déjà, du moins chez les plus jeunes – qu'à bâtir les conditions de son écoute : auprès du corps médical, dans l'intimité du couple, et au sein d'une politique de santé publique qui peine encore à reconnaître que la douleur sexuelle féminine n'est ni un destin biologique, ni un tribut symbolique à payer à la vie intime.

Mathilde Tchounikine, cheffe de groupe du pôle Genre, sexualités et santé sexuelle à l'Ifop

Le point de vue d'Intimina sur l'étude :

Depuis près de 20 ans, Intimina s'engage à proposer des solutions fiables pour la santé intime des femmes. Mais une marque engagée a aussi la responsabilité d'éduquer, de sensibiliser et de contribuer à lever les tabous autour de l'intimité et de la santé sexuelle.

Cette étude IFOP nous rappelle à quel point la douleur intime reste largement invisibilisée. La dyspareunie - une douleur génitale persistante ou récurrente ressentie pendant et/ou après les rapports sexuels - demeure encore trop méconnue, alors même que 79% des femmes déclarent avoir souffert de douleurs intimes au cours de leur vie. Cette douleur ne doit plus être banalisée. Chaque femme doit pouvoir nommer sa douleur, en parler et être entendue. Il est de notre responsabilité collective d'agir pour mieux la reconnaître, la prendre en charge et faire reculer ce silence..

Amandine Ranson, Responsable Communications, Intimina France

MÉTHODOLOGIE :

*Fiche technique : Étude Ifop pour Intimina réalisée par questionnaire auto-administré en ligne du 30 avril au 4 mai 2026 auprès d'un échantillon de **1 020 femmes**, représentatif de la population féminine française âgée de 18 ans et plus. La représentativité de l'échantillon a été assurée par la méthode des quotas (âge, profession de la personne interrogée) après stratification par région et catégorie d'agglomération.*

À PROPOS D'INTIMINA :

Intimina est une marque suédoise créée en 2009, qui offre un éventail complet de produits destinés au bien-être intime des femmes. Grâce à ses trois gammes – hygiène menstruelle, renforcement du plancher pelvien et bien-être féminin – chez Intimina, il y en a pour tous les âges. Chacun d'eux est fabriqué à partir de matériaux sûrs pour le corps de la plus haute qualité, après avoir été conçu et testé en collaboration avec un groupe international de consultants médicaux et de gynécologues. Plus d'informations sur www.intimina.com

CONTACTS PRESSE :

Contact Intimina :

Contact Presse France INTIMINA : Agence Anonyme Paris | Adresse : 10 place Vendôme 75001 Paris | Courriel : mail_intimina@anonymagence.com |
Hélène Boulanger : +33(0)6.88.79.31.67 |
Emilie Melloni-Quemar : +33(0)6.75.73.08.28

Contacts Ifop :

François Kraus – francois.kraus@ifop.com – 06 61 00 37 76
Mathilde Tchounikine – mathilde.tchounikine@ifop.com